

<https://doi.org/10.17234/SRAZ.69.5>

UDC 1:009

UDC 009:378.4

Original scientific paper

Reçu le 21 février 2024

Accepté pour la publication le 6 mai 2024

Façons de (s)'adapter. La production du savoir dans les humanités actuelles¹

Nenad Ivić

Faculté de Philosophie et de Lettres, Université de Zagreb

nivic@ffzg.hr

L'article analyse le phénomène de l'adaptation dans la production du savoir des humanités contemporaines, à travers la critique des *paradigm shifts* de Thomas Kuhn par Steve Fuller, esquisse l'archéologie de marché du savoir dans l'Antiquité et le Moyen Age, et problématise le rôle que peut jouer la littérature comme réflexion sur le langage (la satire et le rire) dans la transformation de l'université contemporaine, son langage préféré du savoir (le *Globish*) et son idiome universitaire (la novlangue de la gestion).

Mots-clés : Université, savoir, paradigme, discours, adaptation, littérature, *ingenium*

...suadentque cadentia sidera somnos.

Virgile, *Aeneis*, 2.9

« Et pourtant, mademoiselle, je veux vous convaincre qu'il n'y a pas de combat plus urgent que celui qui consiste à sauver les étagères ! Vivent les vieilles étagères, mademoiselle. Rejoignez la lutte pour la défense des vieilles étagères », répondait Jacques Derrida, en 2001, à la question sur la primauté de la lutte politique, actuelle, concrète, pour le présent et pour l'avenir par rapport aux disquisitions sur le passé de la métaphysique et l'avenir de la psychanalyse (Derrida dans Birnbaum 2021 : 16). Vieille réponse, presque un poncif, que l'on retrouve, au fil des âges, depuis le commencement de la réflexion sur le savoir en Occident : Platon parle dédaigneusement d'« un grand 'tumulte de livres' dans sa nouvelle bibliothèque (Platon, *République*, 364e: βίβλων δὲ ὄμαδον [...] Μουσαίου avec le commentaire de Détienne 2007 : 16)). Toutefois, comme tout

¹ Version remaniée de la conférence tenue à la 22^{ème} édition de L'Université européenne d'été du réseau OFFRES, « *De l'utilité et de l'inconvénient de l'adaptation. Sous le signe de Molière* », à Dubrovnik, 23-30 juillet 2023.

poncif qui traverse l'histoire, cet appel peut se charger de significations nouvelles et inespérées. Essayez de dire à un collègue, un intellectuel, un universitaire, fier membre de la tribu globale des humanités : « Rejoignez la lutte pour la défense des vieilles étagères ! ». Il vous regardera d'un œil surpris, où la pitié est mêlée au dédain, et verra en vous tout au moins un conservateur, un réactionnaire, un pédant ou un cuistre. Parce qu'il se trouve bien dans sa peau, à l'aise dans la situation actuelle des humanités, parce qu'il est bien adapté.

Qu'est-ce cela veut dire, être bien adapté, dans la situation actuelle des humanités ? Si l'on suit les dictionnaires, cela veut dire qu'on est ajusté, en harmonie, habitué à une certaine pratique de la production du savoir ; mais aussi qu'on a des qualités requises pour exercer cette pratique, qu'on est idoine (c'est le sens juridique). Si l'on remonte le temps, le premier sens serait 'lier' ou 'attacher' (propre ou figuré), qui a pris depuis une nuance laudative, « bien attaché » pour prendre le sens de « apte à », *habilis*, habile. Un attachement, un ajustement, qui à la fois présuppose et produit une harmonie, débouchant sur une *aptitude* à, sur une habileté. On en retrouve les traces, après un long périple linguistique, dans ce que l'on appelle en allemand *Habilitationschrift*, ou le HDR français.

Je laisse de côté les banalités de la carrière universitaire, depuis longtemps peu attrayante. Ce qui est plus intéressant, pour mon propos, c'est, primo, que cet attachement et cette habileté présupposent une croyance : croyance que l'ordre de discours et des choses universitaire est donné, accepté sans questions, *fraglos gegeben*, dirait Alfred Schütz, qu'il est, tout simplement, naturel. Un universitaire se retrouve dans une situation historique qu'il perçoit comme naturelle, allant de soi ; il gravit les échelles de sa carrière naturellement sans se poser trop de questions sur la nature de ce qu'il doit faire ; son université, faisant partie de l'université globale, mondiale, est son bocal où il nage comme un poisson. *Concesso, non dato* : les réflexions sur l'université, le savoir produit et le discours de production ne manquent pas, mais, comparés à la production des humanités en général, elles en représentent une infime partie, qui, de surcroît, a beaucoup plus d'impact sur les modalités de la production que sur le produit, son conditionnement langagier et sa qualité².

Je prends l'exemple de la fameuse théorie des *paradigm shifts*, exposée dans *La structure des révolutions scientifiques* de Thomas Kuhn. On considère généralement que « l'effet du livre de Kuhn a été salutaire. *La structure* a contribué à mettre au même niveau les hiérarchies disciplinaires et de renverser les standards méthodologiques inappropriés et, par conséquent, de contribuer au climat de pluralisme qui fleurit encore (on ne sait pas pour combien de temps) dans la plupart des systèmes de l'éducation supérieure en Occident », on pourrait ajouter dans la plupart des systèmes de l'éducation supérieure occidentalisés. En plus, le livre a été de toute première importance pour la constitution de nouvelles disciplines (la sociologie de la science, *science and technology studies*) : l'exemple donné par Kuhn « a permis aux chercheurs, on le suppose, de regarder

² Qualité entendue comme *qualitas*: *qualitas est secundum quam quales quidam dicuntur* (Boèce, *In categ. Arist.*2).

au-delà du jargon positiviste employé par les scientifiques pour justifier leur activités, et de se concentrer sur ce que les scientifiques font réellement dans leurs lieux de travail » ; il a servi d'inspiration à « l'entreprise post-kuhnienne » de l'histoire et de l'ethnographie de la recherche et de son milieu aussi bien que des déconstructions des discours disciplinaires » ; c'est ainsi que Steve Fuller dans son *Thomas Kuhn. A philosophical history for our times*, resume la *doxa* (Fuller 2000 : 3). Fuller, cependant, oppose à la *doxa* une image moins complaisante du paradigme kuhnien ; contrairement à ce qu'on croit, « Kuhn répète simplement l'historiographie populaire de la science comme succession de pionniers des frontières de la recherche, avec exception de la substitution du génie héroïque par le culte de la perpétuation de soi. Chez Kuhn », poursuit Fuller, « l'éducation apparaît comme le véhicule de l'acculturation [...] ; par conséquent, elle est traitée simplement comme le moyen de reproduction d'un paradigme dans les générations successives des chercheurs appliqués » (Fuller 2000 : 9). Ce diagnostic, rendu en 2000, reste valable vingt ans après : ce qu'on enseigne comme humanités mondiales, c'est la reproduction des paradigmes, qui se ramène au culte de la perpétuation de soi.

Dans ce sens, l'université actuelle suit le chemin tracé par Kuhn, elle est, au moins dans les humanités, la réalisation de son rêve (*wishful thinking*) : dans les disciplines qui me sont proches, celle des lettres et de l'histoire, on enseigne le paradigme structuraliste, Barthes, Greimas et Genette, ou cognitiviste, sans se soucier de leur histoire, on enseigne la bonne méthode historique, sans entrer dans les particularités historiques de sa constitution au XIXe siècle. Le même vaut aussi pour la production du savoir : on perpétue les paradigmes, toujours assoiffés de nouveautés (identité, colonialisme, anthropocène) sans se poser trop de questions sur ces mêmes paradigmes. Je parle, bien sûr, de la production courante, qui, en effet, est traversée par un paradoxe : d'un côté, l'imaginaire des lettres et de l'histoire pose en axiome la primauté de l'histoire et de la culture sur la nature, de l'autre, la pratique discursive contredit son propre axiome en acceptant les faits culturels pour naturels et donnés, en effaçant leur histoire. Dans les lettres, les « tournants » divers, pour la plupart sceptiques, qui ont marqué la fin du XXe siècle sont refoulés ; ils sont battus en brèche par les formes diverses de cognitivisme, qui est aujourd'hui doté d'une capacité presque divine de dévoiler la nature de la lettre. Assumer ce paradoxe, c'est former un attachement, un ajustement, qui à la fois présuppose et produit une harmonie, débouchant sur une aptitude à, sur une habileté, une reconnaissance, celle d'enseigner, de mener et de publier la recherche. Ce paradoxe assumé est le moteur de la production discursive d'une grande partie des humanités actuelles. Il opère, d'une certaine façon, comme un *perpetuum mobile* : le système se reproduit, et, en se reproduisant, se garantit contre toute menace de changement.

Le rêve réalisé de Kuhn dans les universités occidentalisées à la fois permet et encourage le questionnement, l'autoréflexion et le doute (le foisonnement des tournants et de *studies*), et, d'autre part, garantit contre les effets déstabilisants qu'ils provoquent, en assurant, par leur inscription presque immédiate dans le système des disciplines, la reproduction et la perpétuation de soi. L'adaptation

est ici un processus continu, caractérisé par une apparente plasticité, une *pseudomorphose*³ dont le but est d'assurer les cadres de la perpétuation et de la reproduction des ordres de discours aux dépens de leur contenu. La politique du paradigme trahit un paradigme de la politique, qui tient, entre autres choses, dans l'impossibilité de sa reconnaissance et de sa représentation.

Cette impossibilité est caractéristique de toutes les idéologies oppressives et totalitaires, comme le fascisme. Et, de même que « l'impossibilité de représenter le fascisme tient à ce que, avec lui, la liberté du sujet n'existe pas davantage que dans les études qu'on en fait », comme l'affirme Adorno, l'impossibilité de représenter l'adaptation tient à ce que, avec elle, la liberté du sujet n'existe pas davantage que dans les études qu'on en fait : la liberté du sujet chercheur adapté, en effet, n'est que la contrainte du paradigme. « La non-liberté peut être un objet de connaissance » poursuit Adorno, « elle ne peut faire l'objet de représentations » (Adorno 2003 : 195, fr. 94) ; de même, la non-liberté de chercheur sujet peut être et fait objet de connaissance (dans l'historiographie, science *studies* des avatars du paradigme kuhnien et post-kuhniens), mais ne peut pas faire objet de représentations. Lorsque de nos jours le thème de la liberté de la recherche apparaît dans l'idiome universitaire – dans la forme du louange de l'excellence, par exemple - il a la teneur des affirmations qui ne se fondent sur rien, parce qu'il comptabilise ce qui ne se comptabilise pas : le caractère intempestif du savoir humaniste et « l'intelligence capable de prévoir l'imprévisible, ce qui se dit en grec *mêtis* » (μητις; Détienné 2007 : 35). L'adaptation est une forme de non-liberté qui s'inscrit à faux par rapport à l'intelligence qui prévoit l'imprévisible, sans laquelle le savoir n'est rien.

Rien n'est plus historique que le naturel et l'irreprésentable. *Publish* (uniquement dans SCOPUS) *or perish* : l'adaptation est irreprésentable parce qu'elle est assumée comme toujours déjà accomplie, naturelle et banale, parce qu'elle est claquemurée « dans un présent 'monstre' » qui « est à la fois tout (il n'y a que du présent) et presque rien (la tyrannie de l'immédiat) » (Hartog 2003 : 217). Ce présent est, comme tout monstre tel le fascisme, traduit « en une sorte de langage enfantin » (Adorno 2003 : 145), et requiert une écriture biographique de bas étage. Les CV que l'on présente aux concours, souvent dans les formes prescrites, en représentent un bel exemple. Leur langage enfantin est quelque peu différent du *Kindersprache* de la littérature, visé par Adorno, mais sa teneur reste la même. Langage des exemples oubliés, des métaphores pâlies dont les maîtres mots sont la reconnaissance et la visibilité : ils véhiculent une mythologie de la production du savoir qui fait de celui qui appartient à un paradigme un Perceval niais en attente d'être déniaisé, qui voit les trois gouttes de sang sur

³ Terme emprunté à la cristallographie, signifiant la substitution d'une substance à une autre, avec conservation de la forme du minéral originaire. Ainsi, le savoir produit conserve la forme et l'apparence du savoir, mais sa substance est changée. Il a été employé pour la première fois à mon escient par Henri-Irénée Marrou dans *Décadence romaine ou antiquité tardive* en 1977 pour rendre compte des caractéristiques de l'Antiquité tardive par rapport à l'Antiquité dite classique.

la neige et reconnaît en elles sont sort futur. C'est une mythologie de la vérité révélée, offerte à l'admiration de tous ceux qui sont dotés des facultés de voir et de reconnaître. Le *Globish*, langage enfantin du savoir, petit-nègre de la pensée par excellence, la phrase qui meurt avant d'être terminée, en est l'expression parfaite, parfaitement adaptée à l'âge de certitude, qui a balayé l'âge d'incertitude historisante et insupportable du siècle passé.

Les paradoxes et les contradictions ne cessent pas de se succéder en cascade. Le multiple, le multiculturel et le pluriel, érigé en idéal, est représenté par une forme unique, l'article uniforme (en *Globish* de préférence, volume prescrit), forme chérie de l'université mondiale, au détriment de toutes les formes tant soit peu libres (l'essai, le livre, le compte-rendu) qui sont dévalorisées par le système. L'unité de la forme et du contenu, du langage et de son message, jugée essentielle dans la modernité, est effectivement niée par la forme et le langage qui l'exprime : un tel vante la multiplicité des identités dans l'article dont la forme est exactement la même que les articles sur l'unicité de l'identité de l'homme ; tel autre s'extasie devant les nuances stylistiques et la virtuosité langagière d'un auteur en *Globish* dépourvu de tout cela. Les cadres de production scientifique, et l'ordre de discours qui en provient, renforcent le paradigme du politique, hostile au doute, le doute étant considéré comme un état fâcheux, à dépasser au plus tôt possible. Vantée comme une historisation de la science (et les humanités), cette politique d'effacement en sape les possibilités. Elle est une mise au pas et ne fait qu'affermir le présent de la production : « On part du présent et on n'en sort pas. En un sens, il n'y a que du présent : non pas infini, mais indéfini. Dans sa version managériale, l'incertitude se traduit par une certaine flexibilité : moins anticiper qu'être à tout instant le plus flexible possible, c'est-à-dire pouvoir être *présent* immédiatement (être sur le coup) » (Hartog 2003 : 216). Être adapté, habitué à la situation actuelle des humanités mondiales, en harmonie avec elles, renvoie à être présent immédiatement, à être sur le coup. Et être sur le coup est, à mon avis, le meilleur moyen de le rater.

Quand Marc Bloch publiait en 1924 un livre sur les croyances, même fausses – le roi de France guérit les écrouelles par toucher ; les lions n'attaquent pas les rois de France – qui aboutit aux *Rois thaumaturges* – le public, féru de l'histoire événementielle qu'on pratiquait alors, montrait un émerveillement amusé pour ce « sujet curieux » (Fink 1989 : 110-111) - pour retourner tout de suite à l'histoire sérieuse. Intempestif, Marc Bloch n'était pas sur le coup mais il ne l'a pas raté : tout le siècle à venir allait être marqué par cette forme particulière de l'histoire qu'il inaugurerait avec son livre : histoire de l'imaginaire, des croyances, des mentalités, et, particulièrement, une anthropologie politique historique (Le Goff 1983 : XXXVIII). Cet exemple n'est pas choisi au hasard : si l'on veut problématiser l'irreprésentable de l'adaptation dans ce cas particulier, il serait intéressant de ne pas emprunter seulement la voie dont le modèle est la théologie négative, mais aussi de le replonger dans le contexte d'une anthropologie politique historique, dont l'érudition opérative (le terme vient de Paul Zumthor) rendrait le passé contemporain avec le présent en vue d'un futur ouvert, en dévoilant ce présent pour ce qu'il est : « le temps de la mémoire et de la dette, de l'amnésie au quotidien,

de l'incertitude et de simulations » (Hartog 2003 : 218). La forme de l'article (vérité révélée assaisonnée d'un commentaire qui la confirme⁴) est singulièrement inadéquate à ce genre d'aventure de la pensée écrivante. Elle s'accommode mal de ce que l'on pourrait appeler, avec Lyotard, le genre dissertatif. Une pensée écrivante ouverte, *soweit es fihrt*, aux rencontres surprenantes sur la page blanche, à laquelle la situation actuelle des humanités mondialisées, sa machine du savoir et sa propre notion de l'exactitude et de l'excellence, est particulièrement hostile. Car, il s'agit d'écrire une aventure dans le sens non pas de parvenir à un but, confirmer ou infirmer un sens posé, donné, en étant sur le coup (comme Perceval) – mais de venir à l'encontre d'un sens qu'on pressent, pas encore concrétisé, en inventant le coup. Le Graal ne tombe pas des cieux, tout fait, rempli du sang vivifiant ; il est toujours à inventer. Si être dans le coup est le meilleur moyen de le rater, un coup n'est un coup que s'il est imprévisible.

Quand on dit situation actuelle des humanités et paradigme du politique universitaire mondialisé, on pense, généralement au marché, l'épouvantail de toute la pensée sur l'université et les universitaires, tant soit peu critique. « Le groupe qui se veut de plus en plus nombreux, il n'est autre que le groupe des acteurs du marché, enfin devenu effectivement mondial. [...] Vendeurs, acheteurs, producteurs, consommateurs, forment une 'foule naturelle'. Elle est désormais coextensive à l'humanité entière. Elle se voue à un accroissement constant. A cet accroissement d'une foule tenue pour naturelle, la foule artificielle qu'est l'Université souhaite prêter son concours. L'Université forme des doctes pour aider à multiplier les acteurs du marché », maintient Jean-Claude Milner. Un universitaire bien dans sa peau, bien acculturé, flexible, bref, bien adapté, est un acteur du marché inscrit dans une certaine machine du savoir. « L'ignorance illimitée est mauvaise pour l'échange et la production des biens ; mieux vaut la limiter », poursuit Milner : « Un savoir peut et doit être converti en multiplicateur des besoins et des profits ; s'il ne s'y prête pas ou se prête mal à un tel avenir, il doit être aboli » : voici le paradigme du politique universitaire mondialisé ; il explique pourquoi, dans l'université mondialisée, le transfert du savoir prime la production du savoir, même jugulée ; il n'a rien à faire avec les vieilles étagères de Derrida : leur poussière qui brouille les contours nets des choses, se vend et s'achète mal ; en plus, elle est très couteuse ; donc on cesse de la produire. Et Milner à conclure : « Le savoir et le profit doivent parler la même langue (en l'occurrence, un certain type d'anglais) ; tels sont les mots d'ordre » (Milner 2014 : 104-105). Que ces noces de Mercure et de philologie, réussies au temps de Martianus Capella, forment aujourd'hui un couple singulièrement mal assorti, le diseur de réalité qu'est l'universitaire bien adapté n'en a cure : il en tire son petit profit, toujours au prix encore plus bas.

Et pourtant, le lien qui associe le savoir avec le marché, qui répugne tant à la tribu universitaire, n'est pas nouveau. Il est vieux presque comme l'idée du savoir, il appartient à l'héritage grec. Les noces de Mercure et de philologie

⁴ Dans la forme la plus banale : vérité révélée : il y a l'identité ; commentaire qui confirme : présentation d'un « ressenti » quelconque adéquatement aménagé.

sont en effet des vœux matrimoniaux répétés. Lucien de Samosate décrivait, dans sa satire *Vitarum auctio* (Vente aux enchères) Zeus organisant une vente aux enchères des philosophes et leurs doctrines, en disant : « fais ranger par ordre les différentes sectes ; mais aie soin d'abord de les parer, afin qu'elles aient bonne mine et attirent beaucoup d'acheteurs » (σὺ δὲ στήσον ἕξης παραγαγῶν τοὺς βίους, ἀλλὰ κοσμήσας πρότερον, ὡς εὐπρόσωποι φανοῦνται καὶ ὅτι πλείστους ἐπάξονται : *Vitarum auctio* 1.1 Harmon). Le savoir se vend et s'achète ; l'idée persiste, au Moyen Age, sous la forme de patronage⁵ : au IX siècle Notker Balbulus, le bègue, fait, dans sa *Gesta Caroli Magni*, les savants irlandais venus sur les côtes de la Gaule avec les marchands britanniques, proposer à la foule des acheteurs intriguée puisqu'ils n'avaient rien avec eux, de vendre leur savoir : *Si quis sapientiae cupidus est, veniat ad nos et accipiat eam ; nam venalis est apud nos* (GCM, 1. p. 1, 13-14 Haefele). Une idée du marché, de l'échange, du marketing est consubstantielle de la machine du savoir depuis toujours, elle n'a pas besoin du capitalisme libéral – Rome tardive était une société capitaliste particulière, et l'empire carolingien proto-féodal ne l'était pas. Parler de l'adaptation de la foule universitaire au marché représente, jusqu'à un certain point, un leurre ; il s'agit de modalités particulières, de distinctions du détail, des nuances d'une structure fondamentale de l'échange entre le pouvoir et le savoir toute en nuances historiques, faite de mesures humaines qui ont l'importance du savoir entier. Mais comment nuancer aujourd'hui sérieusement dans un article de 18 000 caractères maximum ?

Une fois parvenus devant Charlemagne, les savants irlandais proposèrent à l'empereur un troc : en échange de leur savoir, il leur donnerait la nourriture et les vêtements, mais aussi *loca tantum opportuna et animos ingeniosos* (GCM 1. p. 2, 11-12). Les Irlandais voyaient juste ; pour faire marcher la machine, il faut un lieu, des fonds, mais surtout des âmes ingénieuses. Le sens de mot *ingenium* et de l'adjectif dérivé, n'a pas changé beaucoup avec le temps : en latin, il signifiait la disposition naturelle, intelligence, talent et génie (Gaffiot) ; en français, il associe l'esprit, l'invention et l'adresse avec application à faire quelque chose

⁵ En 1964, Georges Gusdorf, résigné, concluait dans son livre *L'Université en question* : « Écrasée sous le poids de ses savoirs, assiégée par les effectifs plus nombreux que ceux du métro aux heures d'affluence, nos pseudo-Universités ont perdu la mesure humaine, et le sens du réel, c'est-à-dire le sens du possible. On demande un milliardaire. » (Gusdorf 1964 : 222). Un demi-siècle sépare le diagnostic de Gusdorf de nos jours ; il peut sembler naïf aujourd'hui, avec sa foi en accumulation du savoir et en recherche désintéressée menée dans les institutions affamées mais fondamentalement sûres de leur rôle. Cependant, la question reste bien posée : est-ce que l'université actuelle, transformée en entreprise locale ou multinationale, « globale », opérant sur le marché mondial de savoir, et la marchandise quantifiable et en principe substituable qu'elle produit, a quoi que ce soit à faire avec la mesure de l'homme, le sens du réel et du possible qui ne soient pas ceux des tableaux des bénéfices ? Et le patronage, financement public ou privé, le milliardaire philanthrope, avatar lointain de Charlemagne, demandé par Gusdorf, ironiquement, peut-être, pour marquer son désespoir, acquiert aujourd'hui un sens amer vu la situation dans laquelle se trouvent quelques grandes universités américaines confrontés à la guerre en Palestine.

(Littre). L'*ingenium* et ses dérivés dans les langues et cultures modernes, est en effet, le continuateur de la *mêtis* grecque. L'*ingenium* est partagé : le savoir vaut peu sans étudiants talentueux. C'est la rencontre des *ingenia*, qui fait l'*engin* (en ancien français adresse, moyen, ruse), la μηχανή (en grec invention ingénieuse), la possibilité impossible du savoir.

Où trouver cet *ingenium*, cet *engin* et cette μηχανή ? La modernité de la littérature, et notamment du roman, porte la marque d'une âme ingénieuse, c'est le Don Quijote, *hidalgo* ingénieux, qui, contrairement à Perceval visité par le sens, était émerveillé par le sens du non-sens (*razón de la sinrazón*) des aventures chevaleresques : „La raison de la déraison qu'à ma raison vous faites, affaiblit tellement ma raison, qu'avec raison je me plains de votre beauté » (Cervantes 1975 : 54). Cette phrase tortueuse encapsule bien mon émerveillement devant l'Université mondiale, le paradigme politico-scientifique qui le soutient, l'asservissement volontaire de ses membres à un langage qui trahit l'idée même du langage que cette université a produit. Ce qui est plus important, c'est que, pour ce personnage romanesque, c'est la littérature, l'effet-monde du langage des romans chevaleresques, *toda aquella máquina de aquellas soñadas invenciones que leía* (on retrouve dans cette machine des inventions rêvées et la μηχανή et l'*engin*), qui, par la certitude qu'ils offrait (*que para él no había otra historia más cierta en el mundo*, Cervantes 1975 : 57) le fait créer la perplexité en face du réel qui l'entourait. Cette âme ingénieuse dans la fable de Cervantes interprétait le réel et le but de l'interprétation, comme le dit le titre d'un entretien avec Hayden White (White 2009), est de créer la perplexité en face du réel. C'est parce qu'il était inadapté et intempestif, que Don Quijote pouvait envisager la perplexité de son réel présent.

Ce qui est en jeu, n'est pas la tradition, la beauté du langage et son adhérence aux choses : « l'histoire ne se contente pas de toucher au langage, elle a son lieu en lui-même » (Adorno 2003 : 294). Les langages sont historiques eux-aussi, ils naissent et meurent ; de même que les ordres de discours. Ce qui est en jeu est beaucoup plus important et concerne la mesure de l'homme. La perplexité tient dans la mesure de l'homme. On pourrait dire que le langage est le dispositif de la mesure de l'homme : c'est dans et par le langage que la mesure de l'homme se fait. « Et si la nature de l'homme est si difficile à définir, c'est parce qu'elle, en tant qu'indissolublement liée au langage, a une forme d'articulation de deux éléments hétérogènes, dont la relation est aussi problématique que celle entre φωνή et λόγος. Cette articulation [...] est une opération historique perpétuellement en acte ; en tant qu'elle doit diviser et en même temps conjindre le vivant et le parlant, l'inhumain et l'humain, elle ne peut être qu'incessamment mise en œuvre et chaque fois ponctuellement différée et manquée. L'anthropogénèse, le devenir humain de l'homme ne s'est pas produite dans un passé archaïque de la préhistoire ; c'est un événement toujours en cours dans lequel la philosophie, la grammaire, la logique, la psychologie, la cybernétique et l'informatique prennent part. L'homme ne cesse jamais de devenir humain et de rester animal et inhumain » (Agamben 2023 : 87-88). Le *Globish*, langue sans voix, accouplé à l'idiome universitaire actuel (jargon officiel de la gestion), ne représentent qu'un moment dans l'incessante anthropogénèse de l'homme ; ce moment

est singulièrement délicat ; il infléchit et change la mesure de l'homme ; il le désarticule et fait précipiter l'humain dans l'inhumain : il conjoint sans diviser.

Cependant, retenons nos larmes. L'ingéniosité de Don Quijote pointe surtout vers la recherche d'un langage qui soit en mesure de mesurer la mesure de l'homme : c'est là que le personnage du roman devient le roman et le roman un nouveau discours. Il ne veut et ne peut pas changer le monde : il ne fait pas surgir un monde nouveau, mais remet le monde à neuf, en le rendant à sa perplexité, en créant une nouvelle conjonction de la division entre le vivant et le parlant. Ce langage est aux antipodes du langage enfantin, du *Globish*, il tient surtout dans le mode ironique et satirique employé pour dénaturer le présent. Ce langage n'est pas trouvé une fois pour toutes, il est à inventer toujours. Démarche connue, trouvée dans les vieilles étagères, que proposait déjà, il y a cinquante ans, Hayden White, après Hannah Arendt, Bertolt Brecht, Albert Camus et tant d'autres, vieille comme le savoir : il faut, comme le formulait Gorgias au Ve siècle avant notre ère, qui, lui-aussi, vendait son savoir, détruire le sérieux de l'adversaire par le rire, et son rire par le sérieux (τὴν μὲν σπουδὴν διαφθεῖρειν τῶν ἐναντίων γέλωτι, τὸν δὲ γέλωτα σπουδῆι, ὀρθῶς λέγων, Gorgias 12DK). *Ridendo dicere severum*, résonne Nietzsche : détruire le naturel et le sérieux du *Globish* et de l'idiome universitaire par le rire de la littérature (entendue dans son sens ancien de tout ce qui est écrit) et le rire condescendant des gestionnaires de l'université et leur complices universitaires adaptés, par son sérieux.

Le livre-glossaire *Lingua novae universitatis. Fragments d'un discours universitaire*, publié en 2021, auquel malheureusement manque le mot adaptation, s'inspire du *Lingua tertii imperii*⁶ de Victor Klemperer : « la référence à Klemperer nous renvoie donc à la conscience douloureuse de l'intrication de leur langue [la langue nazie et le *Kaderwelsch* des aparatchiks] et la nôtre, et à l'impératif de prendre garde au dévoiement de la parole publique, signal immanquable d'une régression insidieuse de la liberté » ; il étudie, de façon enjouée, les mots et leur sort, « l'invention et l'inversion de leur signification, leur détournement » pour montrer qu'ils « font partie des armes mobilisées pour conquérir des positions et se débarrasser de personnes ou de points de vue jugés problématiques » (Noûs / Rogue ESR 2021 : 7). Il s'attaque aux poncifs, joue avec les discours politiques, universitaires et poétiques, débusque les faux amis, et démasque leur contingence par l'invention et la nuance, *pli dessus pli, entorse sus entorse*. Quoique bénéfique, ce projet repose sur une présupposition problématique, l'autonomie et la liberté de la recherche, et distingue nettement les chercheurs des gestionnaires : il y a d'un côté les opprimés, les savants qui se vengent par le sérieux de leur rire, et de l'autre les oppresseurs, les possesseurs de l'idiome, ou de la novlangue universitaire, qui rient du sérieux des opprimés : la liberté contre la contrainte, la langue qui ne ment pas contre la novlangue, le désintéressement contre l'intérêt.

⁶ Les projets similaires ne manquent pas : les auteurs mentionnent le *Bullshidex* (<https://ateliercreationcontestation.github.io/dico/>) et le *Manifex* (*Manifest de ceux qui n'arrivent pas* : <https://ateliercreationcontestation.github.io/manifex/>) on peut ajouter le *Lingua Quarti Imperii* qui débusque les faux de Donald Trump.

Ce binarisme est lui-même à questionner. Les opprimés cultivent le *Globish* et le *Globish* est l'envers de l'idiome universitaire. Autrement dit, le problème et l'analyse de l'idiome universitaire est indissociable du problème et de l'analyse du *Globish*: l'idiome universitaire déteint sur les discours du savoir et *viceversa*: les discours du savoir ne sont pas une citadelle assiégée par la novlangue universitaire; il ne s'agit pas de lever le siège mais d'analyser leur conjonction, leur complicité : la phénoménologie de la visibilité (ce brillant du verbe grec φαίνω totalement dévoyé qui nous commande de voir les choses), l'effet que produit l'idéologie des projets prévisibles et des *papers* quantifiables sur la façon de poser les problèmes et de déployer l'argumentation, de penser et d'écrire. Comme tout novice dans la recherche l'apprend très tôt, certains choix (de thème, d'écriture, de volume) sont d'emblée exclus par le marché. Si la novlangue universitaire est truffée de poncifs, on en retrouve autant dans les discours du savoir. N'oublions pas que c'est le poncif qui fait marcher le paradigme.

Le rire, comme le sérieux, est libérateur s'il n'est pas contraint, entravé et topique. Le sous-titre du livre, *Fragments d'un discours universitaire*, renvoie au projet de Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, suivi plus dans la forme que dans le fond. En analysant des discours amoureux dans leur épaisseur historique, Barthes voulait cerner en quelque sorte la qualité de l'amour, cette *qualitas secundum quam quales quidam dicuntur*, ce selon quoi les individus sont dits être tels qu'ils sont, au dire de Boèce expliquant Aristote, rendre l'amour atopique dans sa topicité. Dans cette perspective, on peut l'attacher au *Dictionnaire des idées reçues* de Gustave Flaubert et à *L'Exegèse des lieux communs* de Léon Bloy, qui rendent la topique de la bêtise bourgeoise à l'atopique de la bêtise humaine. A travers la bêtise et son langage, ils aimaient, comme Lucien de Samosate, l'homme. C'est en suivant leur piste qu'on pourrait, peut-être, rendre pleinement le sérieux au sérieux et le rire au rire des universitaires, poser des questions à ce qui est accepté sans questions et discerner dans l'adaptation au réel présent son amnésie, ses incertitudes et ses simulations. Et faire retrouver, pour un moment fugace, sa mesure humaine à l'université, la penser, car « nous n'avons de la pensée que ce que nous avons imaginé et aimé » (Agamben 2018 : 32). L'analyse d'Agamben de la pensée en tant qu'amour de Guido Cavalcanti rejoint ici, dans l'épaisseur du passé présent, tous ces *ingenia* dont la pensée était l'amour, de Cervantes jusqu'à Lucien de Samosate. Car, le grand amour et la seule arme efficace des humanités, c'est la langue ; c'est à cause de la langue qu'elles sont humaines, qu'elles concernent les êtres parlants, l'histoire qui les fait et qu'ils font, leur anthropogénèse. Toujours combattre les langues par l'amour de la langue *soweit es führt* et faire marcher cette machine des inventions rêvées qu'est le savoir des humanités, justement parce que l'histoire a son lieu dans le langage : on attend un Rabelais sauter de sa vétuste étagère et prendre le relai.

Tous ces *ingenia*, à commencer par Barthes, en passant par Flaubert et Bloy, jusqu'à Lucien de Samosate et Gorgias, étaient, ou se voyaient, d'une façon ou d'une autre, comme inadaptés. Ces intempêtifs représentaient une minorité par rapport aux foules artificielles des pratiquants de la pensée de leur temps. Comme

je le crois avec Deleuze, c'est la minorité, et non pas la majorité, l'inadaptation et non pas l'adaptation, qui, dans la chose humaine, est vouée au futur.

En attendant : « Vivent les vieilles étagères ! Rejoignez la lutte pour la défense des vieilles étagères ! »

Bibliographie

- Adorno, Theodor W. (2003). *Minima moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Payot : Paris.
- Agamben, Giorgio (2018). Intellecto d'amore, in : Agamben Giorgio / Brenet Jean-Baptiste. *Intellect d'amour*. Lagrasse : Verdier, 12-34.
- Agamben, Giorgio (2023). *La voce umana*. Macerata : Quodlibet.
- Birnbaum, Jean (2021). *Le courage de la nuance*. Paris : Seuil.
- Cervantes, Miguel de (1975). *Don Quijote de la Mancha I*. ed. Francisco Rodríguez Marín. Madrid : Espasa-Calpe.
- Detienne, Marcel (2007). *Les dieux d'Orphée*. Paris : Gallimard,
- Fink, Caroline (1989). *Marc Bloch. A Life in History*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Fuller, Steve (2000). *Thomas Kuhn. A philosophical history for our times*. Chicago and London: The University of Chicago Press.
- Gusdorf, Georges (1964). *L'Université en question*. Paris : Payot.
- Hartog, François (2003). *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris : Seuil.
- LeGoff, Jacques (1983). Préface, in : Marc. Bloch, *Les rois thaumaturges. Etude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Paris: Gallimard.
- Milner, Jean-Claude (2014). *L'universel en éclats*. Lagrasse : Verdier.
- Noûs, Camille, Roger ESR (2021). *Lingua novae universitatis. Fragments d'un discours universitaire*. Vulaines sur Seine : Éditions du Croquant.
- White, Hayden (2009). The aim of interpretation is to create perplexity in the face of the real: Hayden White in conversation avec with Erlend Rogne. *History & Theory* 48 (February 2009), 63-75.

Načini adaptacije. Proizvodnja znanja u današnjoj humanistici

Članak analizira fenomen adaptacije u proizvodnji znanja na današnjem sveučilištu kroz kritiku promjene paradigmi Stevea Fullera, skicira arheologiju tržišta znanja od Antike i Srednjovjekovlja, te problematizira ulogu književnosti i promišljanja jezika (satira i smijeh) u preobrazbi današnjeg sveučilišta, njegovog jezika znanja (*Globish*) i idioma upravljanja.

Ključne riječi : Univerzitet, znanje, paradigma, diskurs, adaptacija, književnost, *ingenium*

Ways of adaptation. Production of knowledge in present-day humanities

The paper analyses the phenomenon of adaptation in the production of knowledge in present day humanities, through the critique of paradigm shifts by Steve Fuller, sketches the archaeology of the market of knowledge in Antiquity and Middle Ages and problematizes the role of literature as reflection on language (satire and laughter) in the transformation of present-day university, its' preferred language of knowledge (*Globish*) and its' bureaucratic idiom.

Key words: University, knowledge, paradigm, discourse, adaptation, literature, *ingenium*